

La beauté de l'analyse et de la description chez Nerval dans le "Voyage en Orient"*

Mohamed Ghazu **

Abstract

I tried in this research to manifest the ability of Nerval's accurate analysis as well as the ability of describing all what he had seen or heard. He did that in an interesting and distinguished style.

In part one , I discussed the aesthetic analysis of the political , religious , and social situations .

In part two, I discussed the highly – elevated style of describing the country and people and his love story which he narrates in a beautiful style. He also describes things which he had never seen as the story of Solomon, Queen of saba'a and other stories .

I have concluded that the writer used to look for the most wonderful and unusual ideas.

He had developed these scenes and views of others through his rich culture and the experience of others.

I- La beauté de l'analyse

L'Orient magique qui est un pays de rêve pour un Européen ne cesse jamais d'être le lieu des contrastes religieux, politiques, sociales et géographiques où les trois religions célestes se réunissent et se combattent ; les races se mêlent et se querellent ; les sables embrassent les neiges et la fraîcheur et la brume de la montagne caressent doucement la chaleur du désert. Ce beau mariage de la géographie, de la nature et de la mentalité encourage Nerval à s'unir «à quelque fille ingénue de ce sol sacré qui est notre première patrie à tous, dit-il, que je me retrempe à ces sources vivifiantes de l'humanité, d'où ont découlé la poésie et les croyances de mon père»⁽¹⁾.

© Copyright 2006 by The Society of Arab Universities Faculties of Arts, All rights reserved

* English title: The Beauty of Analysis and Description in " Journey to the East " by Nerval

** L'université de Philadelphie, Amman, Jordanie

1- La situation politique et religieuse

Quand des Libanais l'ont invité à la chasse au faucon, il allait s'excuser, pour ne pas compromettre *«la dignité européenne»*. Et pour nous montrer la crédibilité des Orientaux, surtout les Musulmans et leur religiosité, il insiste sur la raison pour laquelle ceux-ci choisissent la chasse aux faucons, sans avoir une bonne connaissance de l'Islam et de sa loi, puisqu'il croit : *«le préjugé qui ne permet aux Orientaux que la chasse des animaux nuisibles les a conduits, depuis des siècles, à se servir d'oiseaux de proie sur lesquelles retombe la faute du sang répandu»*⁽²⁾. Or, si ce n'est pas un moyen plus civil, pourquoi donc les Occidentaux font la chasse aux chiens?

Le cosmopolitisme est bien souligné par un signe léger à travers la description des échelles et les ports de ce pays où ce voyageur était obligé *« d'attendre le passage du paquebot anglais qui fait seul le service des échelles de la Palestine »*⁽³⁾.

Par une complexité comparable, la question du cosmopolitisme est bien marquée à travers les procédures de la spécification topologique de Constantinople. La *promenade franque*, la *promenade européenne*, le *costume presque européen*, la terre européenne et musulmane, la terre européenne et asiatique et les quatre portraits des femmes de cette ville sont très significatifs.

A Stanboul, il essaie de nous montrer les choses remarquables, la vivacité et l'importance de cette ville orientale qui est la capitale de l'empire ottomane: les cimetières, les boutiques, les énormes chiens *« couverts de plaies et de cicatrices »*, les vénérables santons, la société, le paradis, les mosquées, les fontaines, les batteries de canon, les Arméniens, les Grecs et les papes résument la mode de vie, les activités, la situation et les habitants de cette ville orientale. Apparemment sa situation contemporaine ne lui offre *"rien de bien gaie"*, il préfère donc le retour à son passé. Dans cette ville, on voit une belle description concernant les cortèges funèbres des Grecs qui chantent des psaumes d'un ton nasillard. Ceux-ci étaient *« conduits par des popes, qui portent au front des couronnes de forme impériale. Avec leurs longues barbes, leurs robes de soie semées de clinquant et leurs ornements de fausse orfèvrerie, ils semblent les fantômes des souverains du Bas-Empire »*⁽⁴⁾. Or, la présence des gens de plusieurs nationalités, des chiens libres, des oiseaux, des mosquées, des églises et des temples signifie que cette ville est *«le véritable séjour de la liberté»*. Les chiens libres dans celle-ci signifient pour notre écrivain la liberté des habitants et qui constate qu' *«on est aussi libre ici tout la nuit qu'on l'est à Londres et qu'on l'est peu à Paris»*⁽⁵⁾.

Après avoir décrit la vie sociale et les moeurs musulmanes et turques à Constantinople il passe à la description de celles des Occidentaux à Péra et à Galata. La description merveilleuse des habitants de celles-ci montre que les Italiens, les Français, les Anglais, les Allemands, les Russes et les Grecs n'ont aucun lien moral ou une unité de religion, à savoir, chacun essaie de gagner des avantages sans penser à l'autre. C'est une chose choquante, selon lui, que ces Occidentaux se divisent au lieu de s'allier entre eux pour lutter contre la domination turque ou musulmane. Les seuls endroits qui unissent ces gens là sont les casinos et les cercles. Ils ne s'intéressent donc pas à leur liberté et à leur indépendance. D'après lui, «*tous ces éléments épars et isolés de la société européenne sentent le besoin de lieux de réunion qui soient un terrain neutre, plus encore que les soirées des ambassadeurs, des drogmans et des banquiers*»⁽⁶⁾. A travers ces lignes significatives, son idée coloniale était bien claire.

Pour annoncer l'identité religieuse de cette ville, il participe à une des séances des derviches qui sont à la fois orthodoxes et tolérant. De leur description physique et morale on voit qu'ils perturbent à la fois les règles et les frontières du discours religieux. Leur tolérance leur permet d'accueillir les non-musulmans et surtout les Occidentaux dans leurs *tékiés*, et participent par contre à la messe. Le derviche est donc un personnage-clé de la *turquicité* et de l'*orientalité* traditionnelle. Son séjour en Turquie, qui a duré presque trois mois, est marqué par les festivités du mois de Ramadan auxquelles il assiste avec enthousiasme. En fait, c'est au cours de ce mois qu'il prétendra avoir recueilli l'histoire du calife Hakim ainsi que celle de la Reine du Matin, Balkis et de Salomon.

Pour parler de la diversité religieuse au Liban, des races et de la relation entre les habitants, Nerval a évité la parole directe, et a laissé la belle description montrer celles-ci. Les Druses et les Maronites sont voisins dans le village de Berthméri et tout au long du chemin de Beyrouth jusqu'à Saint-Jean-d'Acre. Dans un signe clair sur l'instabilité de la situation de ces lieux, ce voyageur estime les efforts turcs à ce propos. C'est grâce à eux que la situation était calme au moment du passage de ce voyageur, si non, il aurait fallu battre pour «*la croix blanche*» qui distingue le drapeau des Maronites, ou pour «*la main blanche*» qui distingue celui des Druses.

L'antique résidence des émirs de la montagne du Liban, Beit-Eddin, occupe un pic qui semble toucher celui de Deïr-Al-Kamar. De ce beau village, il décrit cette résidence qui représente l'art, la politique et l'histoire du pays. De cet endroit, dit-il, «*vous croyez voir un château de fées ; ses arcades ogivales, ses terrasses hardies, ses colonnades, ses pavillons et ses tourelles offrent un mélange de tous les styles plus éblouissant comme masse que satisfaisant dans*

les détails»⁽⁷⁾. Ce palais reflétait la politique des chefs et des émirs qui l'habitaient : ses colonnes et ses peintures représentent l'époque païenne ; ses tours et ses ogives représentent celle des Chrétiens ; ses dômes et ses kiosques signifient celle des Musulmans. Cette construction qui est à la fois palais, donjon et sérail représente l'époque arabe, française et turque. Le temple, l'église et la mosquée y occupent une bonne place. Lors du passage de Nerval, une petite partie de cette place est habitée, le reste n'est qu'une prison.

La situation politique de l'Égypte est bien marquée par notre écrivain. Dans la grande rue commerçante, située au quartier français du Caire, et nommé le *mousky*, il souligne l'existence étrangère dans toute ses états : "*L'Angleterre domine pour les effets et la vaisselle, dit-il, l'Allemagne pour les draps, la France pour les modes, (et) Marseille pour les épiceries, les viandes fumées et les menus objets d'assortiment*"⁽⁸⁾.

Sous l'occupation turque, les peuples de l'Orient vivaient presque les mêmes conditions, la même oppression, la même pauvreté et la même peur de leurs oppresseurs, souvent turcs. Le peuple égyptien incarne clairement cette situation lamentable, vue par ce voyageur étranger : "*Je trouve qu'en générale ce pauvre peuple d'Égypte est trop méprisé par les Européens. Le Franc au Caire, qui partage aujourd'hui les privilèges de la race turque, en prend aussi les préjugés. Ces gens sont pauvres, ignorants sans nul doute, et la longue habitude de l'esclavage les maintient dans une sorte d'objection. Ils sont plus rêveurs qu'actifs, et plus intelligents qu'industriels ; mais je les crois bons et d'un caractère analogue à celui des Hindous, ce qui peut-être tien aussi à leur nourriture presque exclusivement végétale*"⁽⁹⁾. L'influence turque sur la vie orientale était claire dans tous les domaines. Cette influence a touché même la peinture et la mode de construction. Cela était largement signalé par Nerval surtout en décrivant la boutique du barbier : "*On peut admirer en elle l'un des derniers monuments du style arabe ancien, dit-il, qui cède partout la place, en décoration comme en architecture, au goût turc de Constantinople, triste et froid pastiche à demi tartare, à demi européen*"⁽¹⁰⁾.

2- La situation sociale

Dans le chapitre consacré à «*L'incendie Du Caire*», l'auteur résume la description de cette ville dans tous ses états politiques, économiques et sociaux dans un petit paragraphe où on n'a pas besoin d'explication pour comprendre l'ignorance et la misère de la société du Caire. Les «*fous*» soulignaient au calife les raisons de la destruction de l'Égypte : «*les mystères de la vie sociale, les manoeuvres des usuriers, des monopoleurs, des gens de la loi, des chefs de corporation, des collecteurs et des plus hauts négociants de Caire, se soutenant tous, se tolérant les uns les autres, multipliant leur pouvoir et leur influence par*

des alliances de famille, corrupteurs, corrompus, augmentant ou baissant à volonté les tarifs du commerce, maîtres de la famine ou de l'abondance, de l'émeute ou de la guerre, opprimant sans contrôle un peuple en proie aux premières nécessités de la vie⁽¹¹⁾. Tel avait été donc le résultat de la mauvaise administration de cette grande et importante ville arabe. Par contre, ce voyageur était tellement fasciné par sa beauté et son histoire. Elle est la seule ville orientale où les âges historiques étaient bien représentés par des couches tellement distinctes, et c'est pourquoi il estime qu'elle est plus importante que Bagdad, Damas et Constantinople.

Au Caire, il vivait des moments parfois tristes et semblables à ceux qu'il a passé à Paris, où les clartés d'un ciel gris, le bruit des rues, la tristesse et les folles images du rêve éveillent son imagination qui se heurte aux livres de sa chambre "*comme un insecte emprisonné*". La voix du *muazen*, la clochette, le trot du chameau, l'aube hâtive, la brise matinale et les têtes flottantes des palmiers, "*tout cela me surprend, dit-il, me ravie ou m'attriste, selon les jours*".⁽¹²⁾ A ces moments là, le "*soleil noire de la mélancolie*" se lève au-dessus de sa tête et lui fait une sorte de triste voile.

Pour critiquer la situation économique misérable de l'Égypte, il nous fait comprendre qu'il était le témoin d'une rage populaire à cause de la disette que le gouvernement ne fait qu'aggraver.

Pour signaler l'inégalité sociale, ce voyageur observateur dévoile, surtout dans la première page du chapitre consacré au "*paquebot*", l'inégalité à deux sens : le premier est entre les Orientaux eux-mêmes, le deuxième est entre les Anglais et les autres peuples du monde.

Les divisions sociales sont strictement observées chez la nation anglaise : *«les first places sont interdites aux passagers inférieurs, et cette disposition étonne parfois les Orientaux quand ils voient des marchands aux places d'honneur, tandis que des cheiks, des chérifs ou même des émirs se trouvent confondus avec les soldats et les valets»*⁽¹³⁾. C'est aussi une sorte de jalousie, puisque, lui-même a réagi de telle manière à plusieurs reprises.

Quelques pages plus loin, il insiste encore une fois sur l'inégalité sociale, mais il la décrit d'une autre manière, estimant que l'image de la société n'est que celle qu'il la voit sur le paquebot anglais où l'on distingue les gens de *first classe* des autres. Là où *«les haillons les plus pittoresques, les types de races les plus variées se paressaient sur des nattes, sur des matelas, sur des tapis troués, rayonnant de l'éclat de ce soleil splendide qui couvrait d'un manteau d'or»*⁽¹⁴⁾. Il peint surtout un portrait de l'Orient contracté par sa beauté naturelle et la pauvreté des habitants, qui, malgré leurs conditions difficiles jouissent des avantages du soleil qui leur donne un aspect particulier. A l'ombre des voiles,

ces gens groupés çà et là «*comme sous les tentes du désert*» ne manquaient pas de respect et gardaient toujours leur honneur malgré leur pauvreté.

Au Liban et en Syrie, il se sent qu'il vit dans un siècle d'autrefois ressuscité par magie, où l'âge féodal l'accable par «*ses institutions immobiles*». En fait, c'est un signe clair sur l'injustice qu'il a subie en France où il a été mis en prison et plus tard dans une maison de santé. Ajoutons à cela la mort de sa bien aimée Jenny Colon. Sa vie tragique en France le pousse à chercher un abri en Orient dans lequel il trouve les sources de la vie et de l'histoire. Et c'est pourquoi d'ailleurs il écrit les plus belles pages en faveur de celui-ci.

Dans un signe caché sur la crédibilité des Orientaux, il souligne que les insensés se rassemblent autour de Hakem qui est à la fois calife et insensé par l'effet du hachiche, tout à fait comme les autres Orientaux qui se sont rassemblés autour du Messie ou de Mahomet. D'ailleurs, il le déclare clairement lorsqu'il a dit «*Ainsi mille ans auparavant le Messie voyait son auditoire composé surtout de gens de mauvaise vie, de péagers et de publicains*»⁽¹⁵⁾.

En décrivant la première nuit qui annonce ramadan, il nous montre la gaieté du peuple et des animaux en Orient où les Musulmans augmentent leur charité, leur bienveillance, leur clémence et leur liberté. L'éclairage nocturne des villes et des villages pendant les festivités à l'occasion de ramadan montre que ce pays vit un mois de plaisir où la beauté d'un monde s'exalte à travers sa transfiguration féerique.

Nerval donne une belle image de cette occasion, mais rien n'est plus beau de la description de la région qui entoure le *Grand Champs des Morts* où «*la brise de la mer berçait dans les ifs et dans les cyprès les colombes endormies*»⁽¹⁶⁾. En fait, ces colombes ne sont que les filles et les femmes endormies dans leurs maisons, car, elles sont presque interdites de sortir la nuit et de participer à ces cérémonies nocturnes. C'est une comparaison très significative : les morts sont respectés beaucoup plus que les vivants et les cimetières ne sont que des bois si pittoresques, «*si mystérieux et si frais*» dans lesquels se trouvent «*tous les lieux de plaisir*» et la mort y prend une aire de fête. Apparemment, Nerval se repose des fatigues de la vie dans les contemplations de la mort.

Dans son *Voyage en Orient*, il consacre une large part à Constantinople, à ses monuments, à sa physionomie, à sa culture matérielle, à ses pratiques sociales et aux usages de ses habitants. Puisqu'il transgresse le principe qui guide le traitement de la mort, il laisse une bonne partie au statut religieux du mort, à la place de la mort et à sa monumentalité dans l'urbanisme proche-oriental.

Après avoir dépassé le promontoire fertile de Beyrouth, il voit «*un des plus vastes panoramas du monde, un de ces lieux où l'âme s'élargit, comme pour atteindre aux proportions d'un tel spectacle*»⁽¹⁷⁾. Au Liban, l'émir Abou-Miran le reçoit et invite ses proches pour voir ce voyageur, lui fait l'honneur et lui fait connaître l'hospitalité et les habitudes arabes, mais ce dernier n'était pas content de cette invitation où quelques phrases mélangées d'italien, de grec et d'arabe défrayaient, selon lui, assez péniblement la conversation. Pourtant, «*la douceur de la nuit, le ciel étoilé, la mer étalant à nos pieds ses nuances de bleu nocturnes blanchies ça et là par le reflet des astres, (lui) faisaient supporter assez bien l'ennui de cette réception*»⁽¹⁸⁾. En fait, par ces lignes, il voulait signaler que nous sommes différents, et nous avons deux cultures, deux modes de vie et deux natures tellement différentes.

II- La beauté de la description

La vaste imagination de Nerval nous prend dans un rêve au paradis où l'ombrage éclairci des mûriers blancs, des lauriers et des limoniers aux feuilles luisantes et métalliques, la fascination de l'Orient, la beauté naturelle de ses rivières, ses montagnes et son beau soleil sont les charmes et les mystères de ce beau pays, mais la belle descriptions de ceux-ci montre le fruit de la brillance de ce voyageur.

1- Description du pays et des gens

En décrivant le village de Deir-Al-Kamar, il fait une ressemblance entre celui-ci et les ruines de Babel. Quant au château de Beit-Eddin, qui avoisine ce village, il y voit des merveilles : des arcades ogivales, des terrasses, des colonnades, des dômes et des pavillons lui offrent un mélange de tous les styles et les goûts des émirs qui l'habitaient ; par la description de ce palais, il essaie de nous montrer l'antiquité de celui-ci où les colonnes et les peintures désignent l'époque païenne, les tours et les ogives symbolisent l'époque chrétienne ; les dômes et les Kiosques signifient la domination de l'Islam. Ce château de fées qui «*contient le temple, l'église et la mosquée ne lui reste plus aujourd'hui qu'une portion habitée : la prison*»⁽¹⁹⁾. Cela veut dire que rien n'est perpétuel des affaires humaines que les grandes doctrines et les grands faits qui marquent bien l'histoire. Pourtant, lorsque la beauté de l'esprit est manifestée sur la terre à travers l'art, la vie s'en trouve alors magnifiée et élevée dans une vibration supérieure. D'ailleurs, l'homme n'est grand que par les grandes et belles idées qu'il porte en lui et dans la confiance absolue dans le fait où le bien triomphe toujours.

Au Liban, où le temps a une grande influence sur la mentalité des habitants, on trouve au même temps la neige et la chaleur, la verdure et le sol rasé. Et c'est pourquoi notre écrivain y trouve la douceur, l'hospitalité et le bon humeur et «*ce*

qui fait aussi du Liban une petite Europe industrielle, libre, intelligente surtout, c'est que là cesse l'impression de ces grandes chaleurs qui énervent les populations de l'Asie⁽²⁰⁾. Donc, cette description marque la ressemblance de ce pays à l'Europe, surtout par la beauté et l'intelligence, d'après lui.

Dans *"le masque et la voile"* l'auteur était tellement étonné de l'habit oriental qui enveloppe la moitié *"la plus intéressante"* du peuple de l'Orient, à savoir les femmes, surtout en Egypte. En apprenant plus tard que les femmes remarquées ou belles trouvent le moyen de ce laisser voir, c'est pourquoi il constate que *"c'est bien là le pays des rêves et de l'illusion! La laideur est cachée comme un crime, et l'on peut toujours entrevoir quelque chose de ce qui est forme, grâce, jeunesse et beauté"* ⁽²¹⁾. Par contre, la femme, quelle que soit pauvre ou pas belle, a, d'après lui, le droit d'un beau cortège et un beau mariage. Donc, *"où chercher ailleurs une égalité plus réelle"* dit-il ⁽²²⁾.

Dans un style brillant et majestueux, Nerval, avant de nous faire parvenir sa pensée sur l'éducation des enfants en Orient, peint d'abord la ville de Stanboul et le mouvement industriel en Turquie où le marché des jouets des enfants marche bien, mais ceux-ci viennent soit de la France soit de la Chine et non pas de la Turquie. C'est un sens caché qui veut dire que ce grand pays ne s'intéresse pas beaucoup à l'industrie mais plutôt à l'éducation et à la morale des enfants. Ces occupations attirent l'attention de notre écrivain. Or, il saisit cette occasion pour critiquer l'indifférence française envers ces sujets en soulignant qu' *«on cherche là à développer les sens, comme nous cherchons à les étendre»*⁽²³⁾.

Nerval a trouvé apparemment la majorité des scènes des *Mille et Une Nuits* à Stanboul et non pas à Bagdad en touchant à plusieurs reprises les mystères de celles-ci : les palais, les sérails, les festons, les rocailles, les *«kiosques ornés de trèfles et d'arabesques, qui s'avancent comme d'énormes cages grillées d'or ; le soleil découpait partout des losanges lumineux sur les boutiques peintes et sur les murs passés au blanc de chaux ; le vert glauques de la végétation reposait çà et là les yeux fatigués de lumière»*⁽²⁴⁾, ne sont que des scènes des *Mille et Une Nuits* imaginées par Nerval. Les hommes, les rues, les boutiques, etc, deviennent les composantes abstraites d'un tableau mouvant dans lequel il n'y a que des formes et des couleurs en mouvement.

Dans cette ville étrange, Nerval voit le contraste où quatre peuples différents cohabitent : les Turcs, les Arméniens, les Grecs et les Juifs s'y supportent mieux, d'après lui, que ne le font les Français de diverses provinces dans leur propre pays. Il trouve à Constantinople la splendeur et la misère, les larmes et les joies, l'arbitraire et la liberté.

Dans le chapitre *"quatre portraits"*, l'auteur nous donne un échantillon descriptif de quatre femmes qui représentent la population byzantine à cette ville

: Premièrement, la femme circassienne que l'on distingue par ses yeux noirs, son feston de soie, son teint d'un blanc mat, son cou long, son nez aquilin, sa coiffure, ses joues avivées par le fard, ses extrémités délicates et sa taille svelte. A ces détails ajoutons qu' *«une veste historiée de broderies et bordée de fanfreluches et de feston de soie, dont les couleurs bariolées formaient comme un cordon de fleurs autour de l'étoffe ; une ceinture d'argent et un large pantalon de soie rose lamée complétaient ce costume, aussi brillant que gracieux»*⁽²⁵⁾. Quant à la femme arménienne, son costume est *«moins richement barbare»*, le profil de sa tête est légèrement busqué, sa taille est cerclée de plaques d'orfèvrerie, ses traits sont fiers, sa sérénité est *«presque animale»*. Les fins lacets qui entourent son cou, l'épaisse bordure qui orne le velours vert et l'épaisse chevelure de soie bleue lui font une élégance très remarquable.

La femme juive rappelait un type juif particulier à Constantinople par la douceur résignée et la régularité délicate de sa physionomie. Son nez est complètement différent de celui de "Rébecca ou de Rachel", et cela veut dire que les juives dans cette ville ne ressemblent rien aux vraies juives qui ont de l'honneur. *«Son costume, plus sévère, se composait de deux tuniques superposées ; celle de dessus s'arrêtait à la hauteur du genou ; les couleurs en étaient plus amorties, et les broderies d'un éclat moins vif que celles portées par les autres femmes»*⁽²⁶⁾. La quatrième, c'est la femme grecque. Sa beauté, son profil pur que les statues antiques, ses yeux bleus, sa pensée brillante et sa physionomie spirituelle lui ont donné une image claire. Cette femme est ornée par des festons, des glands d'or et de deux tresses de cheveux très belles. C'est la femme magique et historique.

En Egypte, Nerval était fasciné par la beauté du Caire et avait joui vraiment des vues charmantes. Le Nil, l'île de Roddah, les pyramides, le sphinx, les animaux, les arbres et les habitants éveillent et ouvrent son imagination. Sous l'influence de l'Histoire de ce pays, il nous donne une très belle description de cette ville : *«le Nil enveloppe de ses flots caressants l'île de Roddah, dit-il, qu'il a l'air de soutenir comme une corbeille de fleurs qu'un esclave porterait dans ses bras. Sur l'autre rive, on aperçoit le Gizeh, et le soir lorsque le soleil vient de disparaître, les pyramides déchirent de leurs triangles gigantesques la bande de brume violette du couchant. Les têtes des palmiers-doums, des sycomores et des figuiers de pharaon se détachent en noir sur ce fond clair. Des troupeaux de buffles que semble garder de loin le sphinx, allongé dans la plaine comme un chien en arrêt, descendent par longues files à l'abreuvoir, et les lumières des pêcheurs piquent d'étoiles d'or l'ombre opaque des berges»*⁽²⁷⁾.

Dans une comparaison entre les enfants et les jeunes de l'Orient et ceux de l'Europe, Nerval voit que les enfants orientaux sont moins jolis que ceux de l'Europe. Le moment où ils ont une apparence plus mâle, ils seront plus attirants

et les femmes les cherchent avec des yeux ardents. Ils restent charmants et avec une belle barbe et un oeil animé d'une *teinte de bitume*, ils sont sûrs de plaire même jusqu'à soixante ans. Les jeunes vivent leur vie en Europe beaucoup plus que ceux de l'Orient, mais les vieux le font mieux en Orient : *«soyons jeunes en Europe tant que nous le pouvons, dit-il, mais allons vieillir en Orient, le pays des hommes dignes de ce nom, la terre des patriarches!»*⁽²⁸⁾.

Dans son voyage en Orient, Nerval a éprouvé des sentiments beaux et inimaginables. Il a eu déjà certains sentiments, mais la plus part les a touchés à travers ses courses dans le pays surtout au Liban. Ses sentiments reflétaient naturellement la belle image de ce beau pays : *"O nature! dit-il, beauté, grâce ineffable des cités d'Orient bâties aux bords des mers, tableaux chatoyants de la vie, spectacles des plus belles races humaines, des costumes, des barques, des vaisseaux se croisent sur des flots d'azur, comment peindre l'impression que vous causez à tout rêveur, et qui n'est pourtant que la réalité d'un sentiment prévu? On a déjà lu cela dans les livres"*⁽²⁹⁾.

2- Son histoire d'amour

Tombant amoureux d'une fille Druse (Saléma), il voulait jouer le rôle du sauveur de son père prisonnier. *«Aussitôt je m'imagine qu'il était écrit de tout temps que je devais me marier en Syrie, dit-il, que le sort avait tellement prévu ce fait immense, qu'il n'avait fallu rien moins pour l'accomplir que mille circonstances enchaînées bizarrement dans mon existence, et dont, sans doute, je m'exagérais les rapports»*⁽³⁰⁾. Et comme l'homme ne peut pas vivre sans beauté, cet amoureux est émerveillé, transporté et ennobli par la beauté que quelques particules du tissu ou du regard de sa bien-aimée comblent son âme d'un doux souvenir et de joie secrète. Apparemment son séjour au Liban est placé sous le signe de celle-ci pour l'amour de qui Nerval souhaitera être initié à la religion des Druzes.

A ce moment là, une vague d'idées nouvelles venait de surgir en lui : il croit être amoureux, il croit être malade, mais, d'après-lui, s'il croit l'être, il l'est.

En fait, à propos de son amour pour cette fille, il dirige ses paroles au lecteur et lui dit : *«tu ne crois pas aux passions subites, tu me sais même assez éprouvé sur ce point pour n'en concevoir pas si légèrement de nouvelles ; tu fais la part sans doute de l'entraînement, du climat, de la poésie des lieux, du costume, de toute cette mise en scène des montagnes et de la mer, de ces grandes impressions de souvenir et de localité qui échauffent d'avance l'esprit pour une illusion passagère. Il te semble, non pas que je suis épris, mais que je crois l'être»*⁽³¹⁾.

En quittant la maison de madame Carlès où cette fille vivait, il croit emporter son amour comme «*une proie dans la solitude*». Il était tellement heureux de se voir une idée ou un but à rêver et à faire l'impossible d'atteindre. Cette fille, «*se laissant voir enfin, dit-il, me permit d'admirer des traits où la blancheur européenne s'alliait au dessin pur de ce type aquilin qui, en Asie comme chez nous, a quelque chose de royal. Une aire de fierté, tempéré par la grâce, répondait sur son visage quelque chose d'intelligent, et son sérieux habituel donnait du paix au sourire qu'elle m'adressa lorsque je l'eus saluée*»⁽³²⁾.

L'Orient, auquel il est venu «*sans but défini*», et surtout le Liban, a ranimé les inspirations de sa jeunesse. Sur cette terre maternelle où les sources vénérées de l'histoire de ses aïeux et de ses croyances, il allait arrêter le cours de ses ans. Après avoir tomber amoureux, sa vie, sa mentalité et même son style ont été changés. La vie est devenue plus belle et le monde moins monstrueux : «*Désormais j'y apportais une idée féconde, dit-il, je n'étais plus seul ; mon avenir se dessinait sur le fond lumineux de ce tableau : la femme idéale que chacun poursuis dans ses songes s'était réalisée pour moi ; tout le reste était oublié*»⁽³³⁾.

Comme cet amoureux n'a pas adressé la parole à sa bien aimée, et ne lui a pas parlé de son amour, nous comprenons que lorsque cette passion l'a envahi soudainement et s'est emparé pour jamais de son âme, il a franchi en idée toutes les phases intermédiaires d'une liaison qui n'était même pas commencée. Cette force de projection du rêve et cette puissance de créer une vision palpable lui ont fait une sorte d'hallucination malade.

Après avoir résumé au pacha d'Acre les changements qui se sont accumulés depuis quelques mois dans ses destinées errantes, Nerval lui parle de son projet du mariage de la fille du cheik Eschirazy. C'est en Egypte que cette idée du mariage est née, car «*la chose y paraît si simple, dit-il, si douce, si facile, si dégagée de toutes les entraves qui misent en Europe à cette institution, que j'en ai accepté et couvé amoureuxment l'idée ; mais je suis difficile, je l'avoue, et puis, sans doute, beaucoup d'Européens ne se font là-dessus aucun scrupule Cependant cet achat de fille à leurs parents m'a toujours semblé quelque chose de révoltant*»⁽³⁴⁾. Donc malgré la simplicité de cette chose en Orient, cet Européen voit ce mariage comme un commerce ou l'achat d'une chose et non pas une liaison sacrée entre deux êtres humains. Après avoir hésité et réfléchi, il a fini par acheter cette esclave, d'un haut prix, qui devenait plus tard une chaîne à ses pieds. Malgré la nécessité de ce mariage pour lui, il était tellement gêné. "Pourtant, dit-il, ne serait-il pas charmant de voir grandir et se développer près de lui l'épouse que l'on s'est choisie, de remplacer quelques temps le père avant d'être l'amant! Mais pour le mari quel danger!"⁽³⁵⁾.

2- Description de l'inhabituel

Nerval participe à une séance d'hachiche et parle des fous et des mystères, car le mystère attire, étonne, et stimule la curiosité ou alors énerve, et éveille les tendances négatives.

Les cérémonies d'hachiche qu'il décrit bien ne signifient que la fuite des Orientaux de leur situation souvent misérable. Lui-même, après avoir avalé cette pâte, il a raconté, avec une éloquence merveilleuse, les choses qu'il a vues dans cette hallucination, plus supérieures aux fantasmagories de cette drogue.

Les deux chapitres «*le Hachiche*» et «*le Moristan*» parlent successivement de l'extase et de la folie : La folie n'est rien que la réalité de la vie humaine, et l'homme fou ne révèle que les maladies de la société et ne dit que des choses, différentes de celle des hommes naturels, mais vraies. L'hallucination de celui qui prend l'hachiche, surtout l'étranger qui est avec Yousouf, n'est que la perturbation mentale de Nerval lui-même. Ce voyageur est apparemment timide et n'arrive pas à exprimer bien ses idées et ses émotions, et c'est pourquoi la drogue lui ouvre largement l'imagination pour aborder des sujets un peu compliqués tels la Sabéite, l'Islam, et l'amour.

Sur l'histoire de la reine Balkis et la description de sa visite au roi Salomon, Nerval nous peint un portrait majestueux et brillant en puisant des informations sur le sujet dans le Coran et la Bible, mais en lui faisant des retouches très belles. Sur la majesté de cette reine, son importance et le lux dans lequel elle a vécu, il nous peint une image très charmante : «*Les étoiles du ciel, dit-il, sont moins nombreuses que les guerriers qui suivent la reine. Derrière elle apparaissent soixante éléphants blancs chargés de tours où brillent l'or et la soie ; mille Sabéens à la peau dorée par le soleil s'avancent, conduisant des chameaux qui ploient les genoux sous le poids des bagages et des présents de la princesse*»⁽³⁶⁾.

En ce qui concerne l'oiseau de Salomon, le Hud-Hud, Nerval nous donne une très belle description. Bien qu'il se soit trompé à l'égard de cet oiseau en s'imaginant qu'il est le plus illustre et plus respecté dans l'Orient, il croit que le mystère se trouve dans «*la finesse de son bec noir ses joues écarlates la douceur de ces yeux gris de noisette la superbe huppe en menus plumages d'or qui couronne sa jolie tête sa longue queue noire comme du jais l'éclat de ses ailes d'un vert doré rehaussé de stries et de franges d'or vif ses ergots d'un rose tendre (et) ses pattes empourprées*»⁽³⁷⁾. En fait, cette description imaginée montre la capacité descriptive exceptionnelle de notre écrivain.

Rien n'est plus beau que la scène religieuse et historique imaginée qu'on trouve dans la page 256 où on croit voir un film d'action américain dans lequel le metteur en scène, Nerval, a utilisé des portraits et des images scientifiques surnaturelles faites dans un grand ordinateur. Cette scène passe quand Balkis et Salomon étaient dans le temple de ce dernier. «*Soudain les airs sont obscurcis, dit-il, le ciel se couvre de points noirs qui grossissent en se rapprochant ; des nuées d'oiseaux s'abattent sur le temple, se groupent, descendent en ronds, se passent les uns contre les autres, se distribuent en feuillage tremblant et splendide ; leurs ailes déployées forment de riches bouquets et verdure d'écarlates de jais et d'azur. Ce pavillon vivant se déploie sous la direction habile de la huppe, qui voltige à travers la foule emplumée un arbre charmant s'est formé sur la tête des deux princes, et chaque oiseau devient une feuille*»⁽³⁸⁾. Ces oiseaux innombrables projettent sur Salomon et sur son trône une grande ombre d'où s'échappe une douce symphonie.

Quant à la belle description de ces deux personnages, Nerval l'imagine et la peint avec un style tellement brillant. La sérénité perpétuelle, le visage clair sans rides et sans tristes empreintes des passions profondes, la couronne et la robe d'or, son glaive d'or, sa chaussure d'or et son trône, fait en cèdre doré, montrent la richesse et la majesté de Salomon. La brillance de l'imagination de ce voyageur se voit bien dans la description de Balkis et de ce monarque, qui est comme une statue d'or : «*ses lèvres luisantes, dit-il, ses yeux à fleur de tête, séparés par un nez comme une tour d'ivoire,, son front placide, comme celui de Sérapis, dénotaient la paix immuable de l'ineffable quiétude d'un monarque satisfait de sa propre grandeur, Assise à ses côtés, la blanche fille du matin, enveloppée d'un nuage de tissus de lin et de gazes diaphanes, avait l'air d'un lis égaré dans une touffe de jonquilles. Coquetterie prévoyante, qu'elle fit ressortir d'avantage encore en s'excusant de la simplicité de son costume du matin*»⁽³⁹⁾.

Le romantisme est bien clair dans certaines scènes descriptives que Nerval sème dans les pages de son oeuvre pour qu'elles soient un jardin plein de bouquets de fleurs qui attirent l'attention du lecteur et captivent l'imagination par mille nuits charmantes et mille sujets. Sur la tête de Salomon et de Balkis les étoiles brillaient «*au travers du feuillage, qu'elles semaient de fleurs d'or. Chargée du parfum des lis, des tubéreuses, des glycines et des mandragores, la brise nocturne chantait dans les rameaux touffus des myrtes ; l'encens des fleurs avait pris une voix ; le vent avait l'haleine embaumée ; au loin gémissaient des colombes ; le bruit des eaux accompagnaient le concert de la nature ; des mouches luisantes, papillons enflammés, promenaient dans l'atmosphère tiède et pleine d'émotion voluptueuse leurs verdoyantes clartés*»⁽⁴⁰⁾.

Les deux premières pages du chapitre "*Le Monde Souterrain*" montrent bien la vaste imagination de cet écrivain. Rien n'est plus beau et plus brillant de la description de ce monde où le jardin éclairé de tendres lueurs, les végétations qui rayonnaient comme des pierreries, le *sol d'émeraude*, le parfum d'ambre, d'encens, etc, montrent les capacités descriptives et imaginaires de ce voyageur et son beau style.

Conclusion

En fait, il a toujours cherché l'idée la plus haute dans tous les domaines et le point de vue le plus élevé et il a essayé ensuite d'agir à partir de ce point. D'une manière intelligente, il a développé souvent les spectacles, les témoignages et les notes à partir d'une lecture très riche des oeuvres de voyageurs précédents tels Volney, de Sacy, Chateaubriand et d'autres.

Par la belle description, il a insisté sur les moyens narratifs, l'enquête, la méditation sur les formes et les fondements de l'identité culturelle, religieuse, historique et artistique de l'Orient.

Malgré la rapidité de ce voyageur il nous a introduits dans la vie même de l'Orient à travers la belle description de tout ce qu'il a vu ou entendu en utilisant des mots arabes tels *Al-Sirat*, des *huries*, *melbous*, le *khmsin*, etc, pour enrichir ses écrits et y ajoute quelques beautés.

Avec une discrétion du meilleur goût, une finesse, un art parfait, un esprit et une conscience d'observation rare, il nous a raconté l'histoire de Zeynab, la belle esclave, des soirées de mangeurs d'opium, des nuits de Ramadan, des cimetières, des promenades, des monuments et de tous les détails de l'existence musulmane. Dans la séance des derviches, la légende du calife Hakem, l'hallucination du hachiche et l'histoire de Balkis et de Salomon, on a vu à quel point Nerval s'était pénétré d'un l'esprit mystérieux et profond de ces récits étranges où chaque phrase est un symbole.

جمال التحليل والوصف عند نيرفال في "الرحلة إلى الشرق"

محمد محمود غزو، جامعة فيلادلفيا، عمان - الاردن

ملخص

لقد حاولت في هذا البحث إظهار قدرة نيرفال على التحليل الدقيق ووصف كل ما رآه وسمعه بأسلوب شيق ومميز حيث ناقشت في قسمه الأول جمال التحليل الذي يتعلق بالوضع السياسي والديني والاجتماعي ، أما في القسم الثاني فقد ناقشت جمال الوصف لديه المتعلق بالبلد والناس وقصة حبه التي يرويها بأسلوب رائع وكذلك وصف ما لم يراه كقصة سليمان ومملكة سبأ وغيرها . حيث استنتجت أن الكاتب بحث دائماً عن الفكرة الأروع والأغرب وطور هذه المشاهد والمشاهدات انطلاقاً من ثقافته الغنية وخبرة غيره .

* The paper was received on May 31, 2005 and accepted for publication on June 28, 2005.

Notes

- ¹ - Gérard de Nerval : Voyage en Orient. T., II. P., 42.
- ² - idem. P., 23
- ³ - idem. P., 109.
- ⁴ - idem. P., 150.
- ⁵ - idem. P., 176.
- ⁶ - idem. P., 185.
- ⁷ - idem. P., 137.
- ⁸ - idem. T., I. P., 171.
- ⁹ - idem. P., 197.
- ¹⁰ - idem. P., 224.
- ¹¹ - idem. T., II. P., 91.
- ¹² - idem. T., I. P., 193.
- ¹³ - idem. T., II. P., 109.
- ¹⁴ - idem. P., 114.
- ¹⁵ - idem. P., 91.
- ¹⁶ - idem. P., 177.
- ¹⁷ - idem. P., 12.
- ¹⁸ - idem. P., 10.
- ¹⁹ - idem. P., 138.
- ²⁰ - idem. P., 20.
- ²¹ - idem. T., I. P., 151.
- ²² - idem. P., 159.

- ²³ - idem. T., II. P., 201.
- ²⁴ - idem. P., 219.
- ²⁵ - idem. P., 187.
- ²⁶ - idem. P., 188.
- ²⁷ - idem. P., 65.
- ²⁸ - idem. P., 41.
- ²⁹ - idem. T., I. P., 377.
- ³⁰ - idem. T., II. P., 55.
- ³¹ - idem. P., 50.
- ³² - idem. P., 48.
- ³³ - idem. P., 51.
- ³⁴ - idem. P., 135.
- ³⁵ - idem. T., I. P., 190.
- ³⁶ - idem. T., II. P., 214.
- ³⁷ - idem. P., 255.
- ³⁸ - idem. P., 256.
- ³⁹ - idem. P., 244.
- ⁴⁰ - idem. P., 270.

Bibliographie

- Adara Huda : *Gérard de Nerval et le Liban*. Beyrouth. Librairie Orientale. 1982.
- Adra Hoda : *Le voyage en Orient de Gérard de Nerval*. Librairie Orientale. Beyrouth. . 1982.
- Aubaude Camille : *Le Voyage en Egypte de Gérard de Nerval*. Edition Kimé. Paris. 1997.
- Chambers R. : *Gérard de Nerval et le poétique du voyage*. Paris. Josée Corti. 1969.
- Collot Michel : *Gérard de Nerval ou la dévotion à l'imaginaire*. Paris. PUF. 1992.
- Gérard de Nerval : *Les Illuminés. Pandora. Aurélia*. Paris. Hachette. 1999
- Gérard de Nerval : *œuvres Complètes*. T., III. Paris. Gallimard. 1993.
- Gérard de Nerval : *voyage en Orient*. T., I, II, Paris. Hachette. 1980.
- Guy Barthélemy : *L'Ailleurs de l'Orient, métadiégèse et signification dans le voyage en Orient de Nerval*. 1996. (texte sur internet).
- Moussa Sarga : *La relation orientale, enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient*. Klincksieck. 1995.

Scaeffler G : *Le voyage en Orient de Nerval : Etudes des structures*. Neuchâtel et le Baconnière. 1967.

Senelier Jean : *Un amour inconnu de Gérard de Nerval*. Paris. Lettres Modernes. 1966.

Vouga D : *Nerval et ses Chimères*. Paris. Josée Corti. 1981.